

# Marseille, une drôle de cohérence...

DOMINIQUE PONS

Depuis 2 600 ans, Marseille vit de ses contradictions. Elle les assume et revendique une cohérence née de son histoire, de sa géographie et de ses peuples.

C'est donc ça, Marseille ? Cette ville allongée entre mer et collines depuis 2 600 ans, ces maisons basses noyées de soleil piquetées d'immeubles modernes banals à pleurer, cette accumulation de civilisations et de populations hétérogènes ? C'est donc ça, Marseille, sa mauvaise renommée et sa nouvelle réputation ? Cette ville sage avec sa culture, sa vie, ses gens, son histoire ? C'est ça, oui ! Et bien d'autres choses encore, souvent contradictoires, incompréhensibles de prime abord, qui firent écrire à Jean Viard : "La force de Marseille est dans son immense désordre<sup>1</sup>." Nous y voilà !

Car cette incohérence apparente, cet embrouillamini déconcertant pour qui se penche sur Marseille, les magazines parisiens par exemple, finit, paradoxalement, par créer une cohérence tranquille. Marseille vit, survit et se développe aujourd'hui parce que, précisément, elle a été capable d'assumer ses innombrables contradictions et d'en faire quelque chose comme une manière de vivre à nulle autre pareille.

L'unité de Marseille, et sa première cohérence, est d'abord déterminée par sa situation géographique. Son destin est inscrit dans son site. Celui-ci ouvre sur la mer et ferme presque l'accès à la terre. On entre mal à Marseille, on en sort mal. La gare Saint-Charles est un cul-de-sac. Mais par la Méditerranée sont arrivés les Phocéens, les Génois, les Catalans, et bien d'autres derrière eux. "La grande voie de communication, c'est la mer", dit l'historien Emile Témime<sup>2</sup>.

Mais pour lui, Marseille est aussi ville de terre et de campagne. La plupart des cent un villages-quartiers de la ville ont longtemps mené une vie totalement déconnectée de ce qui pouvait bien se passer là-bas, sur le port.

## LA MER ? BOF !

La mer et leur port, les Marseillais ne s'y sont d'ailleurs jamais beaucoup intéressés, sinon pour y faire naviguer des bateaux sur lesquels ils n'embarquaient pas. A l'exception de Pythéas, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la ville n'a guère engendré de grands marins. La mer fut certes source de travail et de profits. Mais ces temps sont révolus. Et le laisser-aller égoïste d'une grande partie des responsables marseillais les a naguère empêchés de s'y investir outre mesure. Ne fut-il pas un temps où on laissa le port s'envaser ? Reste la magie de ce port, de tous les ports, dont Louis Brauquier le Marseillais dit si bien que leur tendresse "est noyée d'amertume<sup>3</sup>".

Reste aussi la somptuosité du site. Le soleil couchant sur la Corniche, par exemple, donne aux Marseillais, qu'ils viennent de Château-Gombert ou de la Cayolle, un sentiment très fort de bonheur et de fierté partagés. Fiers d'être marseillais ! Ce slogan brutalement scandé par les supporters de l'OM prend pour une part racine dans cette beauté de la ville-campagne et dans l'obscur sentiment que chacun, même le plus humble, participe d'un ensemble cohérent dont il a sa part.

Sur le site de Marseille s'est édifiée une cité deux fois plus étendue que Paris. Modeste, sans monuments marquants, sans souci d'apparat architectural, sans même de centre historique, ce qui la fiche mal pour la plus vieille ville de France. "Une conurbation de villages" selon l'expression de l'architecte Jean-Pierre Manfredi<sup>4</sup>. Ses habitants tinrent longtemps ses vestiges pour négligeables, comme si leur passé ne les concernait pas, et n'hésitèrent pas à amputer sa cathédrale romane pour faire place au loukoum bicolore qu'est la Major.

Marseille ville sans monuments, ville banale ? “A deux ou trois bâtiments près, tout est hideux à Marseille, ou du plus misérable style, qui est le style d’opéra. [...] Les portiques et les colonnes modernes n’y ont même pas la laideur commune : on n’y croit pas. Ou bien s’il faut y croire, ces palais et ces antres, la Justice ou la Bourse, ont la vulgarité lépreuse des prisons”, écrivait André Suarès au début du siècle<sup>5</sup>.

Marseille n’est donc ni Bologne ni Ferrare, ni encore moins Venise la splendide. Et pourtant, elle est d’une cohérence totale. Populaire, éparpillée, basse, discrète, Marseille n’est pas une ville d’urbaniste ou d’architectes, mais de maçons dotés d’un bon savoir-faire. Son habitat est modeste. C’est celui que l’on retrouve tout autour de la Méditerranée, conçu pour se protéger du vent et du soleil. L’habitat ouvrier, construit à l’époque où la ville avait besoin de main d’œuvre, l’a marquée d’une empreinte indélébile. C’est la “cohérence de la précarité”, selon le beau mot d’Emile Témime

**SES ARCHITECTES SONT DE PETITS ENTREPRENEURS**

Si les immeubles des temps modernes ont fait leur apparition là comme ailleurs, notamment à partir des grandes arrivées en provenance d’Afrique du Nord, la maison individuelle demeure un signe fort de Marseille. Même dans les quartiers aisés, on construit “sa maison”. Marseille est une ville de petits propriétaires. Ses architectes sont de petits entrepreneurs.

Au point qu’elle déconcerte volontiers les soi-disant experts qui se penchent sur elle avec leur loupe déformante. “Ainsi, commente l’urbaniste Guy Ravoux<sup>6</sup>, quand l’Europe de Bruxelles entreprend d’étudier ses grandes villes, elle s’intéresse à plusieurs grandes cités du Nord : Londres, Berlin, Manchester, Leipzig et à une seule ville méditerranéenne, Marseille, sorte de laboratoire sociologique qui dérouté les spécialistes.”

Or la cohérence essentielle de Marseille est dans son peuple. Et les peuples, ce n’est pas la tasse de thé de Bruxelles. Ces peuples qui ont fait la ville se sont entassés, mélangés, empilés, détestés, et parfois haïs, au gré des immigrations successives : italienne, arménienne, maghrébine, comorienne,

est-européenne pour ne citer que les plus récentes. Sans compter l’afflux massif des pieds-noirs en 1962, qui se sentaient chez eux de ce côté de leur Méditerranée. Les populations arrivent les unes après les autres, une vague recouvre la précédente. Et ce changement perpétuel devient lui-même cohérence. Marseille n’existe que dans le perpétuel renouvellement de son peuple.

**LA TOLÉRANCE EST DANS L’INTÉRÊT BIEN COMPRIS DE TOUS**

Elle est ville d’accueil, ville refuge ou plutôt, selon l’expression du sociologue Michel Péraldi, “ville de centralités immigrées<sup>7</sup>” où les minorités s’adaptent rapidement. Ville de tolérance, aussi. Encore faut-il s’entendre sur le mot. La tolérance, ce n’est pas l’amour universel. Les classes moyennes y sont certes proches des classes populaires, mais affichent à l’occasion (c’est encore Péraldi qui l’affirme) “un réel mépris du petit peuple. Le professeur y déteste l’épicier, surtout s’il est fils d’épicier<sup>8</sup>”. Tolérance, donc, mais tolérance obligatoire. Cette juxtaposition de sociétés – Marseille est peu métissée – fait qu’on peut se haïr, mais qu’on ne se bat pas. Du racisme ? Oui, avec des explosions brutales. Mais une fois la flambée éteinte, on se sent mal à l’aise, on a mauvaise conscience, on réalise qu’un peu de fraternité vaut mieux que beaucoup d’inimitié.

La tolérance des Marseillais relève d’un intérêt bien compris. Ils n’ont pas le choix et cette obligation devient vertu. Au temps des guerres, des haines et des intolérances meurtrières, la cité que fonda Protis, un étranger, est, de l’Estaque aux Goudes, un havre de paix. Superficielle mais véritable. Cohérence.

Traversée de cent courants, souvent violents, Marseille ose même s’afficher comme une ville heureuse. Bien que, là encore, il convienne d’être prudent sur le sens des mots. “Marseille est d’abord une ville populaire, dit encore Guy Ravoux, où la périphérie devient majoritaire par rapport au centre-ville. Elle est habitée par une population qui n’y est pas née. Elle n’a ni culture de projet, ni sens de l’intérêt général ou de la prospective. Et pourtant, elle a une grande capacité à rencontrer le bonheur au quotidien.”

Bonheur modeste, sans flonflons, avec parfois des rituels anachroniques, des exagérations dans tous les sens, mais bonheur quand même. Si tant est qu'une ville où cent vingt-cinq mille personnes vivent au-dessous du seuil de pauvreté puisse se dire heureuse. Bonheur partagé par toutes les classes de la société. L'une des raisons de la cohérence de Marseille, et non la moindre, est que la bourgeoisie (encore elle) n'y a guère de poids social. Les bourgeois vivent entre eux, se méfient des universitaires ou, plus généralement, des intellectuels. Du coup, leurs codes sociaux ne pèsent pas sur la ville, comme ils pèsent sur Lyon, Dijon ou Grenoble, par exemple. On fait ce que l'on veut, à Marseille, selon d'autres codes, certes, multiples et exigeants. Mais on n'y est soumis à aucune règle de bonne conduite formelle.

#### NON AU POUVOIR

Autre constante de la vie marseillaise : son opposition ferme et définitive à toute forme de pouvoir et notamment de pouvoir central. Marseille, "qui n'est pas en Provence" comme disaient les édiles avant la Révolution, est toujours contre. Ici, par exemple, on ne parle pas le provençal mais le marseillais. On choisit Pompée contre

César, les princes contre Louis XIV, les Girondins contre les Conventionnels. On déteste unanimement Paris, en affectant d'ignorer que sans la capitale, à qui Marseille réclame sans cesse aide et assistance, la ville serait encore plus attardée qu'elle ne l'est.

Joies du particularisme qui conduit nombre de Marseillais, fussent-ils de fraîche date, à se revendiquer "d'abord de Marseille" avant de se dire français, voire "d'abord de Saint-Julien ou de l'Estaque". Excès de chauvinisme ? Peut-être. Cohérence ? Certainement.

Cela en fait, des ambiguïtés et des contradictions. Et pourtant la cohérence de Marseille est dans le changement, dans le perpétuel renouvellement d'un peuple qu'elle intègre et assimile depuis des siècles. Ville pudique, discrète, faussement rigolarde, solitaire parce qu'elle ne sait pas faire autrement, fière et consciente du poids d'une histoire qu'elle ignore, elle offre toutes les caractéristiques d'une ville impossible. Elle l'est à ce point que la plupart de ceux qui y furent ses éphémères passagers ne rêvent que d'une chose, y revenir et y demeurer.

Est-ce bien cohérent tout ça ?

1. Jean Viard est écrivain et sociologue. *Marseille ville impossible* a été édité chez Payot en 1995.

2. Entretien réalisé le 9 juillet 2001.

3. Louis Brauquier, *Je connais des îles lointaines*, La Table Ronde, décembre 1994.

4. Entretien réalisé le 13 septembre 2001.

5. André Suarès, *Marsiho*. D'abord paru chez Grasset ; Jeanne Lafitte en a réalisé un tirage limité en 1977.

6. Entretien réalisé le 16 juillet 2001.

7. L'INSEE recensait, en 1999, 797 491 habitants à Marseille, dont 76 445 "Français par acquisition", 9 016 personnes appartenant à l'Union européenne, 34 708 Algériens, 4 985 Marocains, 9 967 Tunisiens. Source INSEE, recensement de la population en 1999.

8. Entretien réalisé le 9 juillet 2001.